



Jeux d'épreuves en Afrique

Du Nigéria à la Guinée, des Comores à Haïti, quatre récits transcendent l'adversité. Du malheur et de la catastrophe naît un ressort narratif riche et fécond, loin du cliché misérabiliste. **PAR FRÉDÉRIQUE BRIARD**

Véronique Tadjo
En compagnie
des hommes



En compagnie des hommes, de Véronique Tadjo, Don Quichotte, 200 p., 17 €.

Mon Etincelle, d'Ali Zamir, Le Tripode, 280 p., 19 €.

Belle merveille, de James Noël, Zulma, 160 p., 16,50 €.

La Douleur du géant, de Diekoye Oyeiyinka, traduit de l'anglais par Benoîte Dauvergne, L'Aube, 400 p., 22 €.

Cataclysmes dans les Caraïbes, drames sanitaires, guerres civiles ou gouvernances calamiteuses, en Afrique, chaque jour apporte son lot de catastrophes. Via la radio, les écrans ou les journaux, on pourrait croire que le continent est maudit. Ce refrain triste, la littérature le connaît bien. Cette rentrée littéraire n'a pas failli à la règle. Pour autant, n'attendez pas à y trouver un pénible chapelet de fatalités, ni d'y côtoyer tout le malheur du monde. Loin de là. Nombreux sont les écrivains qui ont préféré conjurer dans leurs récits toute vision misérabiliste pour mieux cerner le rôle cathartique de la tragédie. Prenons le virus Ebola. Entre 2014 et 2016, il a confisqué plus de 11 000 vies en Guinée, au Liberia et en Sierra Leone. Dans la presse et ailleurs, nous avons été bombardés d'images au sujet de cette épidémie, sans vraiment savoir ce qui se tramait derrière ces équipes parées de pied en cap tels des scaphandriers. L'écrivaine Véronique Tadjo a voulu restituer ce monde derrière le miroir, « pour trouver un autre équilibre, une autre lumière que celle des médias », confie-t-elle. Au terme de recherches documentaires, la romancière franco-ivoirienne a commis *En compagnie des hommes*, un docu-fiction à l'écriture chirurgicale, véritable radiographie de la lutte contre la maladie incarnée par plusieurs voix. L'infirmière, la survivante, le creuseur de tombes, le guérisseur ou le préfet n'ont pas de nom, mais tous témoignent de leur action et

d'une abnégation hors normes. « Ce sont des héros de l'ombre, d'une modestie incroyable, précise-t-elle. Ebola a été une lutte collective. C'est ensemble que les hommes vont s'en sortir, car ils doivent se remettre en question. » La main de l'homme, en usant de la déforestation massive, n'a-t-elle pas poussé la chauve-souris porteuse du virus à se rapprocher des villages ? Sur le mode du conte philosophique, Véronique Tadjo donne aussi la parole aux éléments de la nature. Le baobab pointe la négligence humaine et nous rappelle que ces catastrophes n'ont rien de naturel. Une alerte qui invite plus au réveil qu'au désespoir. « La catastrophe, c'est aussi l'occasion du renouveau, de reprendre de zéro, avance Véronique Tadjo. Elle peut permettre une prise de conscience. »

LA PASSION ET LE DANGER

Chez Ali Zamir, elle constitue d'abord le point de départ nécessaire au processus d'écriture. Dans son premier roman, *Anguille sous roche*, paru en 2016, l'écrivain comorien orchestre un récit en flash-back né des derniers instants de son héroïne en train de se noyer. Un an plus tard, il récidive avec *Mon Etincelle*. Cette fois, Etincelle, sa protagoniste, est aux prises avec les terribles turbulences d'un avion. Elle fait défiler sa vie, condamnée au pire comme Anguille pouvait l'être. « Ces moments difficiles où l'on imagine la fin de la vie, où la mort est là, devant, m'inspirent toujours pour rebondir sur le romanesque », confie le jeune homme. De cet état paroxystique naît un récit, singulier, circulaire, solide-



ro / action press / shutter / sipa

ment charpenté. Une multitude d'histoires s'enchaînent pour nourrir la principale, celle de Douleur et Douceur, les parents d'Étincelle. A travers ces Roméo et Juliette contemporains, Ali Zamir décline une formidable histoire d'amour contrariée par tous les vents. La passion existe-elle sans danger à ses côtés ? Non, c'est même ce qui en fait le sel, parie l'écrivain. Le machisme, la discrimination, la corruption, la migration forcée et l'irresponsabilité parentale..., il égratigne au passage les travers de

DANS LES RUES DE LAGOS, au Nigéria.

la société comorienne, des maux qui valent pour bien des pays. « *La vie est une curieuse hirondelle coincée dans une vilaine poubelle* », nous avertit la première phrase de ce récit. « *L'espoir doit briller dans l'esprit de chacun, c'est le minimum qu'un chef d'Etat devrait donner à son peuple* », sourit Ali Zamir.

PIED DE NEZ AU FATALISME

Une préoccupation bien rare dans la sphère politique... Mais si fréquente dans la tête des écrivains. Au Nige-

ria, pays le plus peuplé d'Afrique, le jeune écrivain Diekoye Oyeyinka, auteur de *la Douleur du géant*, s'est posé une question simple : comment les Nigériens résistent-ils aux tourbillons des coups d'Etat, des dictatures et des conflits religieux ou sécessionnistes depuis plus d'un demi-siècle ? En opposant une vitalité sans faille aux coups reçus. Là-bas, condition sine qua non, « *la vie repart à neuf chaque matin* », assure Ranti, une des protagonistes de ce brillant premier roman. Oyeyinka tisse l'histoire convulsive de ce colosse aux pieds d'argile depuis 1943 jusqu'à nos jours à travers celles, romancées, de ses personnages. Les vies de Seun l'orphelin, d'Aisha la rescapée d'un massacre religieux, d'Emeka le déserteur de la guerre du Biafra ou de Dolapo l'activiste devenu

“Ces moments difficiles où l'on imagine la fin de la vie, où la mort est là, devant, m'inspirent toujours pour rebondir sur le romanesque.” Ali Zamir



avocat ne sont pas un chemin de croix, mais plutôt un pied de nez au fatalisme. Chacun rivalise d'énergie et d'arrogance pour mieux défier les tragédies dans cette fresque qui évolue au rythme d'une dynamique contestataire dans sa forme même (les titres de chapitre reprennent ceux des chansons de Fela Anikulapo Kuti, inventeur de l'afrobeat et icône de la lutte contre la corruption).

CÉLÉBRER LA VIE

Impudence désarmante, humour corrosif et poésie absurde sont aussi des armes de résistance. Ce sont celles qui irradiant *Belle merveille*, le premier roman de James Noël. Le jeune poète haïtien, ancien pensionnaire de la Villa Médicis, a décidé d'y rendre compte des sept années qui ont suivi 2010, l'année du tremblement de terre en Haïti. « *Profession ? Survivant. [...] Après avoir survécu à un drame, on peut faire de la vie une profession, putain ! Pour dire les choses sérieusement, la vie, c'est le plus vieux métier du monde.* »

Ainsi Bernard, personnage principal de *Belle merveille*, rescapé du séisme, décline-t-il son identité. Sauvé par Amore, jeune femme dont il s'éprend et qu'il suit en Italie, Bernard nous embarque dans une célébration de la vie, du sexe et de la fête, une transe où s'invitent aussi les guédés, ces esprits de la mort vaudous et marginaux. Une folle farandole, de Port-au-Prince la paillardie à Rome la sage, que James Noël a orchestré avec un pari en tête : peut-on être dans la jubilation pour évoquer le « goudougoudou » (nom haïtien donné au séisme), l'ouragan Matthew, le choléra et dénoncer l'escroquerie de certaines ONG ? A lire ce texte sismique qui boude toute construction linéaire, la réponse est oui. « *L'idée était de transcender tout ça, soutient le poète, car on oublie souvent que ceux qui vivent une catastrophe ne font pas que subir. Ils font l'amour, mangent et dévorent la vie.* » ■ F.B.